



Réception de Jean-Philippe Toussaint

DISCOURS DE JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 16 MAI 2015

Merci, cher Jean-Luc.

J'aime, tu le sais, la brièveté, je serais plutôt adepte de la concision (« j'ai tendance à être court », écrivais-je dans *Autoportrait (à l'étranger)* — avant d'ajouter aussitôt, pour éviter tout malentendu : « aux boules, s'entend », car c'est de pétanque que je parlais). Mais, lorsque j'entends, dans ta bouche, de tels compliments sur mon travail, de tels éloges sur ma personne, je me sens prêt à renoncer à la concision et à abjurer la brièveté — et à te redonner la parole, pour te laisser poursuivre, aussi longtemps que tu le souhaiteras, ce magnifique discours de réception (nous avons tout notre temps).

Je voudrais encore, avant d'entrer dans le vif du sujet (encore qu'avec moi, on ne soit jamais à l'abri d'une bifurcation, d'un détour, d'une incise vagabonde, d'une parenthèse flâneuse ou d'une digression *tristamshandienne*), évoquer quelques souvenirs qui nous sont communs

1) Premier souvenir. C'était dans un café, en 1986 ou en 1987, près de la place Flagey. Le café s'appelle maintenant *Le Patio d'été*, je ne sais pas s'il s'appelait déjà comme ça à l'époque, et nous étions là, avec ma sœur, Anne-Dominique, parce que c'est toi qui étais chargé de défendre à la commission de Sélection des Films le projet de film *Monsieur* que je voulais réaliser et qu'elle envisageait de produire. Déjà, tes talents d'orateur ont dû faire merveille, car nous avons obtenu l'aide et j'ai pu réaliser mon film.

2) Mon deuxième souvenir est lié à la Promotion des lettres que tu as dirigée pendant plus de vingt ans. Est-ce que tu te souviens que, dans *L'Urgence et la Patience*, je t'ai rendu un hommage explicite en évoquant le travail remarquable que tu avais accompli dans cet organisme pour tous les auteurs belges ?

3) Dernier souvenir, Seneffe. Ah, Seneffe, notre cher Seneffe. Nous avons là tant de souvenirs communs, auxquels sont souvent associés Jacques de Decker et Françoise Wuilmart. Je ne sais pas si cette fois tu y étais comme auteur, en train d'éclairer tes traducteurs sur certaines difficultés de *La Compagnie des eaux* ou du *Bureau de l'heure* (je choisis à dessein ces deux titres, car ce sont deux livres où tu abordes des thèmes qui nous sont chers à tous les deux, le temps et l'eau). Mais je me souviens que, lors de la session de 2010, tu nous as ramené à Bruxelles en voiture avec Philippe Djian qui avait été invité pour un débat sur la traduction lors de la journée de clôture.

Je m'arrêterai là dans cette évocation de souvenirs. J'aurais pu en ajouter d'autres à ce « Je me souviens » informel et amical, mais je m'en tiendrai là, et je commencerai mon discours.

Mesdames, messieurs, chères consœurs, chers confrères, chers amis,

On sait que l'espèce humaine se distingue des autres espèces animales par le fait qu'elle a adopté la station debout. Mais, à peine l'homme, fatigué d'avoir produit un tel effort, ou à la recherche d'un perfectionnement plus grand encore, s'était-il redressé que déjà il cherchait à s'asseoir. Dès lors, il n'eut plus de cesse que de se mettre à la recherche d'un siège, d'un fauteuil ou d'une chaise.

Il ne demandait pas davantage à la vie, Monsieur, une chaise.

(*Monsieur*, Minit, 1986)

Cette place assise, je l'ai trouvée.

J'ai été élu au fauteuil numéro 9 de cette Académie — le 9, dont les voisins à la roulette sont le 14 et le 31 (à droite, lorsqu'on regarde le plateau de la roulette) et le 22 et le 18 (à gauche), autant dire des numéros que, pour ma part, je ne joue jamais. Moi, je joue le 4 au casino, c'est une tradition familiale, mon père jouait le 4, mon fils joue le 4. J'ai ajouté, de mon cru personnel, de ma propre initiative, le 3

(le 3 me plaît, je le confesse, il me plaît physiquement, c'est mon genre de chiffre, à la manière dont Swann, dans *La Recherche*, disait qu'Odette n'était pas *son genre* ; eh, bien, moi, le 3, c'est *mon genre*, comme Madeleine), et le 0 (on pourrait dire, mais ce n'est même pas sûr que ce soit vrai, que c'est en hommage au *Joueur* de Dostoïevski, car le 0, c'est le numéro que joue la grand-mère dans le roman de Dostoïevski). En jouant le 4 au casino, je n'oublie pas les voisins. Ah, les voisins. Le vocabulaire de la roulette, pour qui aime les mots, et j'aime les mots — comme le dit Beckett : « J'ai l'amour du mot, les mots ont été mes seul amours, quelques uns » —, est plein de mots exquis, d'expressions imagées et d'adjectifs enjôleurs : les voisins, les orphelins, les « six premiers », les « six derniers », pair et impair, rouge et noir, passe et manque. J'ai joué ces numéros, le 4 et les voisins, avec espoir, avec avidité, avec assiduité, dans le monde entier, dans les casinos d'Ostende, de Namur, de Bruxelles, de Cannes, de Biarritz, de La Baule, de San Sebastian, de Sarrebruck, de Hambourg, de Macao. Je suis un écrivain qui voyage. Mais, pas plus qu'on ne choisit le numéro du fauteuil auquel on est élu dans une Académie, on ne choisit vraiment les numéros qu'on joue dans les casinos. Ce choix du 4 comme numéro fétiche n'est pas venu de nulle part. Il n'est pas tombé du ciel, ce sont mes parents qui me l'ont transmis (qui eux-mêmes, je crois, le tenaient de mon oncle, Jean-Pierre Lanskoronskis, qui lui-même sans doute le tenait de son père, mon grand-père, le colonel Lanskoronskis, dont la légende familiale veut qu'il était joueur — bien plus que moi, au demeurant — au point, paraît-il, m'a raconté ma mère, que, lors de certains séjours sur la côte d'Azur, il faisait changer inexplicablement sa famille d'hôtel, passant d'un palace à une modeste petite pension de famille, parce que, j'imagine, mais j'ignore les détails, la chance ne lui avait pas souri tous les soirs). Ainsi, et c'est là où je voulais en venir, mon choix de jouer le 4 au casino est-il en quelque sorte un héritage, une transmission, *une filiation*.

Mon discours, aujourd'hui, sera un discours de *filiation*, dans tous les sens du terme, envers mes pairs, qui m'ont élu à cette Académie, et envers mon père, mon géniteur, et plus largement, envers mes parents, envers mes ascendants, et j'englobe dans l'expression jusqu'à la génération de mes grands-parents (la plupart ne sont plus de ce monde mais continuent de vivre, avec force ou par bouffées de tendresse éphémères, dans mon esprit). Je les citerai tous ici, j'espère qu'ils

apprécieront où qu'ils soient maintenant : Yvon Toussaint, Monique Lanskoronskis, Madeleine de Groef, Yvonne Detrez, Franz Toussaint et Juozas Lanskoronskis. C'est eux, mes parents et mes grands-parents, ensemble et séparément, consciemment ou inconsciemment, volontairement ou simplement par le fait du hasard, qui m'ont donné le goût des mots, celui de lire, celui d'écrire. À cette liste du cœur, je pourrais ajouter le nom de Monsieur Massoul, qui fut mon instituteur à Ixelles dans les années 60, à l'école numéro 9 (le 9, décidément) de la rue Américaine. Je ne sais pas s'il est toujours vivant, mais je suis sûr qu'il aurait été fier de voir un de ses écoliers dans cette Académie. J'ai retrouvé le texte de la lettre qu'Albert Camus adressait à Monsieur Germain, son instituteur, quelques semaines après avoir reçu le Prix Nobel de littérature. La lettre a été écrite par Camus quasiment le jour de ma naissance, le 19 novembre 1957 :

Cher Monsieur Germain,

J'ai laissé s'éteindre un peu le bruit qui m'a entouré tous ces jours-ci avant de venir vous parler un peu de tout mon cœur. On vient de me faire un bien trop grand honneur, que je n'ai ni recherché ni sollicité. Mais quand j'ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. Je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur mais celui-là est du moins une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève.

Je vous embrasse, de toutes mes forces. Albert Camus

C'est là un très bel exemple de ce que j'entends par filiation. « De tout mon cœur » écrit Camus, qui n'a jamais craint d'écrire avec simplicité. J'aime la manière simple, directe et sensible avec laquelle Camus écrit, elle me touche. À cet exercice de filiation, il me faut aussi ajouter Samuel Beckett. J'entends ici la filiation, non plus au sens de parenté biologique, mais comme descendance spirituelle, la filiation qui unit un élève à un maître ou à des modèles, ou un écrivain à une maison d'édition. De même qu'Henry Bauchau a publié quasiment toute son

œuvre chez Actes Sud, j'ai publié tous mes livres aux Éditions de Minuit. Jérôme Lindon a été mon éditeur de 1985 jusqu'à sa mort, en 2001, avant qu'Irène Lindon, sa fille, reprenne le flambeau. Ces deux figures, Jérôme Lindon et Samuel Beckett, ont été les plus importantes de ma vie littéraire. Je dis explicitement, dans mon recueil *L'Urgence et la Patience*, l'importance déterminante qu'a eue pour moi la lecture de l'œuvre de Beckett, « C'est la lecture la plus importante que j'ai faite dans ma vie. Mon seul modèle. » Dans le texte d'hommage, de respect, d'estime et d'admiration — on pourrait dire de filiation, oui — que je consacre à Beckett dans *L'Urgence et la Patience*, texte qui s'appelle « Pour Samuel Beckett », j'évoque un souvenir autobiographique qui me permet de réunir ici les deux figures de Lindon et de Beckett. Je cite :

Jérôme Lindon est mort en avril 2001, et un jour de 2002 que je passais au cimetière Montparnasse à la recherche de sa tombe, je suis tombé par hasard sur la tombe de Beckett, qui est enterré non loin de lui. Il faisait très beau. Des jardiniers étaient en train d'arroser les pierres tombales à grande eau. Je me suis arrêté, et, debout dans l'allée du cimetière, j'ai regardé longtemps la surface lisse du marbre mouillé de la tombe de Beckett qui brillait au soleil.

L'Urgence et la Patience est un livre qui parle de mes lectures, qui évoque les grands auteurs qui m'ont marqué. Il est naturel, je crois, qu'un jour les écrivains disent un mot de ce qu'ils doivent à leurs prédécesseurs. Il s'agit presque d'un genre littéraire à part entière, dans lequel on trouverait des livres comme *En lisant en écrivant* de Julien Gracq ou *Ardoise*, de mon ami Philippe Djian. C'est une très jolie métaphore, de parler d'*ardoise* pour dire la dette qu'on a envers ses grands prédécesseurs. Je cite Philippe Djian :

Il y a cette idée de devoir quelque chose. D'être redevable. D'avoir une ardoise quelque part. Et un jour, il faut régler ses comptes. Ma dette, envers certains écrivains, ne sera jamais réglée. Je ne m'en acquitte que d'une faible part, aujourd'hui. D'un cœur joyeux.

« D'un cœur joyeux. » Encore le cœur. *L'Urgence et la Patience* est dédié à mes parents : « à mes parents, qui m'ont appris à lire et à écrire ». Lorsque mes parents

ont reçu le livre dédicacé, c'est peu dire qu'ils ont été touchés. Mon père, dans une lettre, m'a fait part de son émotion en ces termes :

Et la dédicace ? Madeleine peut en témoigner, je ne parvenais pas à la déchiffrer car mes lunettes glissaient le long de mon nez. Quand je parvins à distinguer les mots, il me semble que je rougis. C'était ce que j'avais de mieux à faire. En tous cas tu m'avais, du même coup, guéri du petit pincement au cœur relatif à ce que, jamais, je ne traverse ton récit ne serait-ce que comme une ombre sur le mur, un fantôme discret, un figurant attendri, un clin d'œil. Comme une mère, par exemple, ou une sœur, un grand-père, une Madeleine... Je suis pourtant certain que je n'étais pas loin. Je ne suis d'ailleurs jamais loin de toi. Je ne le serai jamais.

Mon père, Yvon Toussaint, est mort en décembre 2013, un mois exactement avant que Jacques De Decker ne m'annonce mon élection à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique. Dans la lettre qu'il m'a écrite lorsque je lui ai envoyé *L'Urgence et la Patience*, mon père m'écrit encore :

Tu t'en souviens ou pas mais un après-midi, assis dans une prairie non loin de Corte et ayant achevé la lecture du manuscrit de *La Salle de Bain*, je t'ai dit sur un ton sinon sentencieux, du moins solennel : « Je ne sais pas si tu seras publié, mais je peux te dire que tu es un écrivain ». Il faut imaginer ce que cela signifiait pour moi. Écrivain, c'est ce que j'avais voulu être depuis l'enfance. À l'époque, je ne désespérais pas tout à fait de me rapprocher de ce statut magnifique. Moi, « pauvre enfant des faubourgs de Brooklyn » comme il est dit dans *La Résistible ascension d'Arturo Ui* ! Mais voilà qu'en tout état de cause j'avais conçu un écrivain, j'avais déposé la petite graine.

*

J'ai inscrit ce discours sous le signe de la filiation. J'ai parlé de mon père, de ma mère, de mes grands-parents, de M. Massoul, de Jérôme Lindon, je voudrais maintenant évoquer la figure d'Henry Bauchau, qui m'a précédé dans le fauteuil numéro 9 de cette Académie. Il y a, dans la filiation, cette idée de continuité, de lignée, de chaîne spirituelle, de valeurs littéraires et intellectuelles partagées. Eh bien, c'est Henry Bauchau, de façon métaphorique, qui me passe maintenant le

témoin. Malgré des différences qui nous séparent — le fait, par exemple, que, en littérature, je ne me consacre qu'au roman, alors que Henry Bauchau a mis son énergie autant dans la poésie, le théâtre et le roman, et qu'on pourrait même dire que, pour lui, c'est la poésie qui est première ; le fait aussi qu'Henry Bauchau s'intéresse toujours à de très grands sujets, à l'histoire, à la mythologie, alors que je m'intéresse le plus souvent à des sujets minuscules et à la description minutieuse du quotidien —, au-delà de ces différences apparentes, évidentes et incontestables, je crois qu'on peut trouver des points communs, des similitudes, des ressemblances, et c'est ce que je vais m'efforcer de faire dans cet exercice de filiation, rechercher ce qui nous rapproche plutôt que ce qui nous éloigne. Il y a au moins trois points communs que je voudrais mettre en lumière.

Mais je voudrais, avant de commencer, dire un mot de la seule fois où, dans ma vie, j'ai croisé Henry Bauchau, c'était lors de la remise du Prix Rossel, en 1997, qui a été décerné ex-aequo à *Antigone* d'Henry Bauchau et à mon livre *La Télévision*. Notre rencontre, je crois, en toute modestie, s'est beaucoup apparenté à la rencontre entre Proust et Joyce, lors d'une soirée au Ritz en mai 1922 : comme eux, comme Proust et Joyce, nous nous sommes serrés cordialement la main et nous n'avons quasiment rien dit.

La première chose qui me rapproche d'Henry Bauchau, c'est la fascination pour la Chine. Il y d'abord, pour Bauchau, au début des années 1950, cette rencontre impromptue et presque miraculeuse. Un soir, raconte-t-il dans le texte *La Chine intérieure*, qui fait partie du recueil *L'écriture et la circonstance*, qui reprend les conférences de la Chaire de Poétique qu'il a tenue à l'Université de Louvain, comme il travaillait à autre chose, lui apparaît la scène entre Genis Khan qui vient de s'emparer de Pékin et le roi d'Or vaincu. C'est là, pour Bauchau, la rencontre capitale avec la figure de Gengis Kahn, rencontre historique, métaphorique, qui va l'amener à faire de Gengis Kahn un personnage de son œuvre, un interlocuteur symbolique, et qui va faire apparaître la Chine dans son imaginaire. La deuxième apparition de la Chine n'est plus imaginaire cette fois, mais bien réelle, politique, historique, c'est l'essai sur Mao, une commande d'éditeur, auquel il va consacrer huit ans de sa vie. Dans *L'Écriture à l'écoute*, l'écrivain raconte qu'un jour une de ses amies lui a demandé où il en était de son *autobiographie* de Mao ? Et Bauchau d'expliquer que la question l'avait d'abord fait rire, puis qu'il s'était rendu compte

qu'il s'agissait d'un lapsus plein de sens : « On ne peut en effet écrire une biographie valable que si l'on parvient à intérioriser son héros. » Il y a une vraie fascination de l'Orient dans l'œuvre de Bauchau, on pourrait dire que toute son œuvre tourne autour de ce contact, de cette confrontation, entre L'Orient magique et l'Occident rationnel, chacun pouvant s'enrichir par la connaissance de la culture l'autre. Mais il s'agit toujours, chez Bauchau, d'une Chine imaginaire ou rêvée, inscrite dans le passé ou dans l'histoire. Alors que, pour ma part, le choix de situer mon roman *Fuir* en Chine révèle ma volonté d'aller vers le monde contemporain.

Le deuxième point qui me rapproche d'Henri Bauchau, c'est l'attention portée à la patience. Dans *Le Journal* d'Antigone, Henri Bauchau écrit explicitement :

C'est cette longue évolution des caractères, des situations, de la vie intérieure qui est le vrai sujet de mes œuvres. Il en a été ainsi de ma vie, ce qui lui a donné sens ce sont de lentes découvertes, des résistances, les efforts pour les surmonter.

En d'autres termes, Henri Bauchau élargit la notion de patience, inhérente au travail de l'écriture, à sa vie elle-même. C'est sa vie qui est une longue patience, la façon d'aborder l'écriture — il publie son premier livre à 45 ans — et même la manière de rencontrer le succès. Il le dit avec humour dans l'entretien qu'il a accordé à Jean-Luc Outers : « Mon premier succès, je l'ai eu à 84 ans. » Plus largement, je vois dans cette façon d'aborder la patience un lien avec la psychanalyse, qui occupe une place si grande dans sa vie. Il y aurait ainsi, chez Bauchau, grâce à l'écriture, grâce à la psychanalyse — les deux se mêlent et se rejoignent chez lui — « l'ambition d'une élucidation personnelle » selon l'expression très juste que Myriam Watthee-Delmotte utilise dans son livre *Sous l'éclat de la Sibylle*, qu'elle a consacré à la vie et à l'œuvre d'Henry Bauchau qui m'a tant aidé pour préparer ce discours. Myriam Watthee-Delmotte explique dans le chapitre de son livre qu'elle consacre à la patience que, pour Henry Bauchau, le processus d'écriture consiste invariablement à écrire abondamment pour élaguer ensuite. Henry Bauchau appelle cette dynamique de concision progressive « le travail de l'émondeur ». Il s'agit d'atteindre le mot et le ton justes, l'œuvre se construit par décantation et élagage. Et je ne peux qu'abonder à son sens. En

somme, nous rejoignons là l'un et l'autre une certaine tradition du classicisme, et même du classicisme le plus pur, au sens de Boileau, ou de Beckett :

Hâtez-vous lentement ; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
Ajoutez quelquesfois, et souvent effacez.

Il y a toujours, chez Bauchau, une interrogation sur le travail de l'écrivain, un questionnement, il aime parler de sa pratique d'écriture, la scruter, la commenter, cela se traduit parfois par un livre, comme *L'Écriture à l'écoute*. Moi aussi, j'ai ce goût de l'analyse et du commentaire, j'ai essayé de dire dans *L'Urgence et la Patience* ce qu'était pour moi concrètement le travail de l'écriture.

Le dernier point qui pourrait me rapprocher d'Henry Bauchau, c'est notre goût commun pour les artistes et les musées, c'est notre intérêt pour la peinture, c'est même, chez l'un et l'autre, les tentations, voire les tentatives, de peindre ou de dessiner soi-même. Myriam Watthee-Delmotte consacre un chapitre à cette question, qu'elle intitule « Le visible et l'invisible ». Je retiendrai cette phrase emblématique :

On ne s'étonnera donc pas de voir son œuvre marquée par des réminiscences d'arts visuels et la mise en scène de personnages d'artistes. Cette présence de la création visuelle éclaire un pan essentiel de l'œuvre, à savoir la place qui y est faite au non-verbal.

Cette « place faite au non-verbal », je ne peux m'empêcher de la rapprocher de la manière dont j'ai défini l'exposition que j'ai présentée au musée du Louvre en 2012 : « évoquer le livre sans passer par l'écrit. Présenter, en quelques propositions plastiques, un hommage visuel au livre. »

Mais je voudrais finir cette évocation par une étrange expérience qui m'est arrivée en lisant le livre de Myriam Watthee-Delmotte, quand je suis tombé à l'improviste, page 137, sur trois noms propres, tout droit sortis de ma mémoire la plus lointaine, à la manière de réminiscences proustiennes ou de certains personnages de Modiano qui nous semblent surgir de notre enfance ou de notre propre passé. Modiano évoque, dans un entretien, ces « quelques comparses et

fantômes » qui apparaissent dans ses livres, il dit qu'il utilise « leurs ombres et surtout leurs noms à cause de leur sonorité » qui ne sont plus pour lui que des « notes de musique ». C'est exactement cet effet de familiarité lointaine, de mélodie à moitié effacée ou de réminiscence brumeuse, que j'ai éprouvé en reconnaissant, parmi une liste de personnes qu'avait fréquentées Henry Bauchau, ou avec lesquelles il avait entretenu des rapports professionnels ou amicaux dans le domaine de l'art, ces trois noms de personnes que j'avais connues dans mon enfance : Elisabeth de Wee, René Micha et Emmanuel Perreire.

Je voudrais faire de ces trois noms propres le fil rouge de cet exercice de filiation, la pelote que je tirerai pour essayer de remonter le temps et rejoindre mon enfance. Ces trois personnes, je les ai connues chez mes parents au milieu des années 1960. J'ai dû croiser le critique René Micha à Bruxelles dans l'appartement de mes parents, le peintre Emmanuel Perreire, c'est plutôt à Paris que j'ai dû le rencontrer, encore que je n'ai pas dû le voir souvent, c'est plutôt ces tableaux qui me sont familiers, et en particulier *L'Homme au bain* qui occupait tout un mur du salon de l'appartement de la rue des Tournelles, et Elisabeth de Wee, je l'ai rencontrée régulièrement, tout au long de ma vie, jusqu'à sa mort, au milieu des années 80, j'ai plusieurs souvenirs d'elle déjà adulte, je me souviens de ses sculptures, et en particulier le buste de ma mère qui est resté longtemps sur une table de marbre ronde, je la revois, Babeth, lors de différentes soirées chez mes parents dans l'appartement de l'avenue des Klauwaerts, parfois accompagnée de Marie-Ange Dutheil, autre personnage dont le nom semble sortir d'un roman de Marguerite Duras ou de Patrick Modiano. Il y a une étrange résonance proustienne qui opère dans mon esprit en entendant ces noms — Elisabeth de Wee, René Micha et Emmanuel Perreire —, j'ai croisé des personnes réelles qui portaient ces noms qui semblent tout droit sortis de la fiction (ou bien est-ce le contraire, est-ce la vie réelle qui s'inspire parfois sournoisement de la littérature ?), je les ai croisées à des titres divers, René Micha, je n'ai dû le voir qu'une ou deux fois à Bruxelles, dans les temps reculés de mon enfance, ce devait être dans l'appartement de la rue Jules Lejeune que mes parents habitaient à l'époque, avec sa femme, Ghislaine, Ghislaine Micha, j'avais moins de dix ans quand je les ai connus, et, en toute logique, voici des gens qui ne m'ont croisé que fugitivement au

moment où je venais leur faire la bise avant de me coucher dans le salon de mes parents et qui, de toute leur existence, ne m'ont donc connu qu'en pyjama.

Les temps ont bien changé.

Copyright © 2015 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Jean-Philippe Toussaint, *Réception de Jean-Philippe Toussaint. Séance publique du 16 mai 2015* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2015.

Disponible sur : <www.arllfb.be>